

L'imperceptible et l'implicite

L'implicite et l'imperceptible : deux notions qui jouent d'une vérité qui ne se dit pas directement et qui, située à l'issue d'un processus de déchiffrement, peut être instable. Il y a toujours *quelque chose* à découvrir, mais autant l'implicite laisse des indices menant au déchiffrement, autant l'imperceptible suppose la conscience vague de la présence d'un signal, sans pour autant que l'on puisse retrouver celui-ci. Certes, il pourrait y avoir un paradoxe à vouloir travailler sur deux phénomènes que l'on n'est même pas sûr de pouvoir percevoir. Mais leur étude nous a semblé féconde dans une perspective interdisciplinaire : tous les points de vue susceptibles de circonscrire ces objets fuyants seront les bienvenus pour explorer les franges de la communication et de la sensation, lors d'une journée d'étude à destination des doctorants, jeunes docteurs et masterants qui aura lieu le **lundi 20 octobre 2014** à l'Université Bordeaux Montaigne.

Des pièges dans le réel et la langue

L'implicite et l'imperceptible diffèrent par leur nature et par la voie d'accès à ce qui est dissimulé. L'implicite est une notion sémiologique : de l'encodage au décodage, le sens se déchiffre au sein d'une relation intersubjective dans laquelle l'émetteur du message appelle son récepteur à deviner ce qu'il refuse d'explicitier. Ce refus, souvent explicable, peut être l'objet de l'investigation : quelles contraintes, quelles raisons poussent le locuteur à rester dans l'implicite ?

L'imperceptible, pour sa part, relève du domaine plus primaire de l'ontologie et du rapport d'une conscience au réel, à un réel trop ténu pour frapper directement les sens et donc être l'objet d'une compréhension immédiate : l'enjeu est celui de l'interface entre le corps et le réel et de l'interprétation de sensations fugaces et fuyantes. Malgré son ancrage dans le réel, l'imperceptible relève aussi de la subjectivité : l'exemple de l'ironie dramatique montre bien que ce qui est imperceptible pour le personnage de théâtre est évident pour le spectateur. Le personnage, le narrateur, le lecteur et l'auteur n'ont pas, par nature, le même degré de perception de ce qui se passe dans le monde fictif de l'œuvre.

Cette différence de nature ne doit cependant pas occulter les liens qui unissent ces deux notions. L'implicite se fait souvent au risque de l'imperceptible ; ainsi, tel trait d'ironie, s'il n'est pas assez balisé, peut passer inaperçu et rester incompris, ce qui élargit l'appréhension de l'imperceptible : ce n'est pas seulement une nature (le substantif *imperceptible*) mais aussi un état (l'attribut dans *être/rester imperceptible*). À l'inverse, l'imperceptible, qui semble posséder une tendance intrinsèque à vouloir se faire percevoir, risque, à force de multiplier les signaux, de devenir une sourdine assourdissante.

Traces et signaux

L'implicite et l'imperceptible veulent donc se faire remarquer. L'implicite laisse ainsi des signaux, qui semblent définitoires : parmi ce qui n'est pas dit en toute lumière et relève d'un rapport biaisé à la langue, l'implicite recouvre le présupposé (assez aisément reconstituable) et le sous-entendu (dont la reconstruction est plus aléatoire) ; il se définit donc par sa nature reconstituable fondée sur des signaux et s'oppose au tacite et au non-dit, qui semblent dépourvus de signaux ou dont les éventuels signaux, jamais voulus, relèvent du lapsus. Ainsi, les marques de l'implicite ont largement été décrites et analysées par la linguistique (voir par exemple les travaux de C. Kerbrat-Orecchioni), sans que le sujet soit clos : l'étude de ces marques, de leur nature, de leur fonctionnement et de leur exploitation, est un axe fertile pour notre sujet.

De même il semble que l'imperceptible s'écarte souvent de son sens littéral (ce qu'il est impossible de percevoir). Certes, le terme caractérise d'un côté ce dont on a une connaissance théorique ou bien la conviction de l'existence, mais qui reste inaccessible aux sens : ce qui, par exemple, relève

du noumène et non du phénomène au sens de Kant. De l'autre, néanmoins, il peut désigner le fait ténu, qu'il est *difficile* de percevoir, mais qui laisse tout de même une trace. Le critère qui, dans cette seconde acception, distingue l'imperceptible du perceptible semble alors être justement le statut et la nature de cette trace : peut-on parler d'imperceptible lorsque le sujet interprète une trace ou un ensemble de traces qu'il n'est pas en mesure d'identifier clairement (comme lorsqu'il est sensible aux ambiances, atmosphères, impressions), lorsque les traces s'impriment et se combinent à un niveau inconscient ou préconscient ? Et dans ce cas, faut-il toujours rapporter l'imperceptible à son référentiel – ce qui est imperceptible pour l'un ne l'étant pas forcément pour l'autre ? Les modalités selon lesquelles un sujet accorde le statut de trace dépendent largement de ses dispositions vis-à-vis du réel ou de l'œuvre : dans le cas d'un délire de persécution ou de forts horizons d'attente, les traces viennent saturer le réel ou l'œuvre. L'importance de la dimension implicite ou imperceptible semble donc dépendre pour une large part de celui qui l'évalue.

Enfin, si, comme l'implicite, l'imperceptible concerne le sous-jacent, il est possible de l'envisager comme caractéristique de ce qui est latent, possible, présent en potentialité mais non réalisé. Si l'on considère comme imperceptible l'idée n'ayant pas – ou pas encore – pris corps, avant sa verbalisation ou sa traduction en une forme sensible, la notion revêt alors une importance particulière dans le cadre du processus de création ; créer consiste à rendre perceptible une réalité qui, initialement, ne l'est pas. L'artiste peut alors être considéré comme le créateur de traces d'un imperceptible que personne avant lui n'avait perçu.

La conscience critique face à l'imperceptible

La présence de traces qu'une conscience analyse pose la question de la traductibilité de l'implicite et de l'imperceptible. En effet, expliciter le message implicite annihile d'un coup toute sa puissance pragmatique. Quant à l'imperceptible, sa nature fuyante rend son appréhension problématique ; or, cette appréhension peut être considérée comme la tâche du chercheur, dont l'activité vise à rendre perceptible ce qui, sans les outils appropriés, relève de l'imperceptible. Par exemple, l'historien de l'art peut rendre saillant un fait a priori anodin car corréléable avec un élément accessible à lui seul, comme la genèse de l'œuvre, le parcours personnel de l'artiste ou encore une tendance socio-historique particulière. La surface de l'œuvre d'art n'est en effet que l'interface de structures sous-jacentes plus ou moins visibles : structures imaginaires, réseaux linguistiques et faisceaux de stylèmes, constructions narratives, schémas d'organisation et structuration de l'œuvre plastique ou sonore. Dès lors, pour construire une recherche pertinente, le chercheur doit aller vers l'imperceptible, ou du moins vers ce qui n'a pas été perçu. Il s'éloigne donc de l'évidence au péril de la légitimité de son discours et s'expose à de nombreux risques : erreur d'appréhension de l'imperceptible, survalorisation de cet imperceptible au détriment de l'évident, lecture hégémonique favorisant un imperceptible au détriment de tous les autres. Cet éloignement, d'ailleurs, peut être voulu et malhonnête : il est facile d'asséner la vérité de son discours au nom d'un imperceptible qu'on est le seul à percevoir.

Le *critique* n'est pas que l'universitaire devant faire émerger un discours intellectuel ; il s'agit aussi de l'esthète qui porte un jugement de valeur. Or la valeur artistique d'une œuvre relève de l'imperceptible : à quel moment, et avec quels critères le sentiment immédiat ressenti à la confrontation de l'œuvre devient-il un discours cohérent et valide ? Pour reprendre les termes de Valéry, quand est-ce que l'*esthésie* devient *esthétique* ? Une des modalités de cet écart est le temps, qui ajoute de l'imperceptible, tant au niveau du sens (il faut réduire la distance mentale entre l'œuvre et le critique) que de la valeur : comment apprécier une œuvre qui relève d'une autre esthétique ou qui a vieilli ? À l'inverse, le temps a pu rendre perceptible la valeur d'une œuvre, comme en témoignent ces artistes, tel van Gogh, dont la reconnaissance esthétique a été tardive. L'imperceptible n'est donc pas qu'un donné, c'est aussi un construit.

Les approches possibles sont donc très diverses, et nous pensons qu'un travail sur les notions

d'implicite et d'imperceptible nous permettra de croiser les éclairages, de décentrer le regard et de faire dialoguer les disciplines, nous menant ainsi à un échange fécond. C'est dans cet esprit que nous invitons les doctorants, jeunes docteurs et masterants intéressés à envoyer leurs propositions de communication (20 lignes maximum) **avant le 31 mai** aux adresses suivantes :

Yannick Mosset (CLARE, langue et littérature médiévales)
yannick.mosset@u-bordeaux-montaigne.fr

Hugo Remark (CLARE, études germaniques)
hugo.remark@u-bordeaux-montaigne.fr